

L'arche de Noé

Philip Chamberland

Number 114, Fall 2007

Sécurité / Surveillance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14111ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chamberland, P. (2007). L'arche de Noé. *Moebius*, (114), 11–22.

PHILIP CHAMBERLAND

L'arche de Noé

Le contrôleur prit trois des passeports que lui avait remis un jeune soldat et les rangea dans la poche avant de sa chemise. Il jeta un regard vers la route puis vers le sol. Il jura et cracha, et dans l'autobus une vague d'angoisse sillonna les passagers. Un autre soldat se dirigea alors vers l'arrière, à l'écart, tandis qu'un soldat plus vieux s'installait près du chauffeur, lequel fumait sans regarder personne, la tête tournée vers la fenêtre d'où on ne voyait rien. L'après-midi avançait. Il y avait une odeur de sable et de pluie à l'extérieur.

Le contrôleur cracha à nouveau puis monta à bord ; son regard semblait fait d'acier, avec tout au fond une odeur de sable et de pluie. Il écrasa sa cigarette dans l'allée – ses doigts restèrent figés dans une position anormale. Il sortit les passeports de sa poche et nomma ceux qui devaient descendre. Un homme kurde, à qui un Turque n'avait pas voulu céder un peu plus tôt une place vacante, se leva en tremblant. Il voulait parler, me sembla-t-il, mais il en fut incapable ; et ce n'est qu'une fois dehors que sa petite voix revendiqua inutilement quelque chose. Rapidement, le contrôleur déposa sa main arthritique sur l'épaule de l'homme et celui-ci se tut aussitôt. Il s'agit moins de haine que du plaisir de mépriser, me suis-je dit en les regardant s'avancer à petits pas regroupés vers le cubicule en parpaing qui servait de check-point.

Il faisait presque nuit maintenant. Il n'y avait autour de nous qu'une terre aride qui façonnait d'infimes collines décapitées par la sécheresse et le vent.

« Allez ! Ne restez pas ici, avancez ! »

Le chauffeur remet le moteur en marche, éteint la radio qui s'était allumée de concert – il semblait ne pas vouloir chasser le malaise qui visiblement l'envahissait. Il ouvrit la fenêtre, mais il se ravisa et ralluma enfin la radio.

Nous quittâmes finalement cette plaine revêche dont on ne découvrait maintenant l'existence qu'à travers les phares de l'autobus. Il n'y avait plus de vie dans ces terres, seulement de la pierre noire et quelques broussailles au ras du sol – la terre paraissait bleue sous l'éclairage brutal des phares. Il y avait beaucoup d'ombres bizarres. De nombreuses guerres ont eu lieu ici, au fond des reins osseux de cette plaine du Kurdistan turc.

Nous approchions enfin d'Ararat.

Dugobeyazit

Il y a des villes qui ne devraient pas exister, croyons-nous. Ou si véritable besoin il y avait qu'elles existent, elles ne le devraient que dans l'imagination ou dans l'art – comme si ces villes, par leur réalité si précise et inaltérable, devaient être détruites et avalées par la civilisation et la modernité.

Nous pensons que ces villes fixées dans le temps s'acharnent à rendre l'histoire inopérante et inutile, qu'elles rompent la continuité du progrès. Et de l'endroit où nous sommes, ces villes nous apparaissent comme autant de failles, de crevasses et de sépulcres d'où nous devinons aisément ce qui peut en surgir : quelque chose rappelant nos origines lointaines et coupables, une animalité subsistant malgré la civilisation, un désir de dévoration sauvage ; bref, une violente attaque contre la civilisation.

À défaut de les avoir vues, instinctivement, nous leur refusons le droit d'exister. Toutefois, une fois mis en contact avec ce que ces villes renferment d'avidité et d'intense, d'insatiable et d'intègre, nous sommes happés par ce sentiment d'étrangeté qui émerge à la vue d'un nouveau vice ou d'une nouvelle perte. Après ce premier contact, un sentiment nous envahit et ne se laisse plus dominer : il nous révèle à nous-mêmes.

Voilà pourquoi ces villes ne devraient exister, contrôlées et recluses, que dans l'imagination ou dans l'art bien qu'ils soient l'une et l'autre souvent incapables de les aborder correctement. Car l'art ne peut généralement en décrire que la périphérie et difficilement le centre, ayant trop peur, avec raison me semble-t-il, de ne pas en sortir intact.

En fait, les recoins interlopes de la conscience, surtout une fois repliés aux limites de la civilisation et de la modernité, sont des failles si profondes, si vertigineuses qu'elles nous étreignent telles de véritables promesses de libération : promesse d'une condition libre de la civilité et du mensonge social, de ces petits calculs de la politesse et de la moralité – la seule liberté possible. Ainsi donc, dans ces villes, nous serions libres de toute obéissance, sinon à ces dieux que nous nous étions primitivement forgés pour enfin concilier les antipodes moraux de notre sauvagerie naturelle.

Cependant, une fois saisis par l'ampleur de cette promesse, nous voilà déjà trop semblables à ces gens qui serpentent sur la brèche. Trop près de l'abîme, nous reculons. Alors à ceux qui se sont repliés dans l'hypocrisie, il ne reste plus qu'à détruire ces villes, qu'à vendre leur conscience au nom de la modernité et de la civilisation...

L'autobus s'arrêta sur l'artère principale, à côté de nombreux tanks stationnés en double file, alignés comme les mailles d'une laisse coupant la ville en deux. Trois hommes, petits affranchis en manteau de cuir noir, me lancèrent des clins d'œil en sortant du bus – ils paraissaient étonnamment fébriles de débarquer ici. Étant le seul voyageur à avoir des bagages, seulement quelques sacs de farine ou de fruits séchés furent débarqués et mis sous la bâche d'une camionnette bleue.

Il n'y avait plus d'électricité dans la ville, juste un crépuscule plein d'ecchymoses et de poussière ; et dans les rues, tandis qu'on rabattait les rideaux de fer des commerces, les yeux des poissons devenaient vitreux et sales sur les étals où les marchands étaient forcés de vendre à rabais. Il se faisait tard. La nuit s'installait et les soldats et les chiens prenaient possession de la ville – nous les enten-

dions se battre aux périphéries. Enfouis au sous-sol de bâtiments bordant des ruelles, lugubres et généralement discrets, les bars louches propres aux villes frontalières accueillaienent les clients.

Au-dessus de flèches m'indiquant les principaux hôtels de la ville, des fils électriques se courbaient comme des demi-cerceaux de guirlandes éteintes; des corneilles s'y alignaient, bruyantes, avec leurs becs pointés vers la rue, vers les gens qui s'agitaient dans le halo safran du crépuscule. Le mont Ararat était rose et les rues sales, noires et pleines de manants.

Il me fallut déchiffrer les lettres de l'enseigne en passant devant en voiture. À l'accueil de l'hôtel Tayran, des hommes discutaient dans l'obscurité, assis en rond autour d'une lampe à l'huile dont la faible lumière se perdait dans la noirceur de leurs barbes. Il n'y avait plus que d'immenses fronts et ce silence qui se fit lorsque mes pas résonnèrent, véritables claquettes, sur le parquet propre. Une fois la note de la chambre réglée, un commis me tendit un bout de chandelle pour grimper l'escalier tortueux.

Il était près de six heures, l'heure de la prière, et le soleil se cachait avec empressement. Il n'y a pas d'entre chien et loup ici : le crépuscule tombe comme un rideau et les chiens sont aussi sauvages que des loups. Et tandis que je regardais paisiblement le mont Ararat, étendu sur le lit avec ma solitude turque à côté de moi, j'écalais les valves de pistaches charnues et généreuses jusqu'à en avoir très mal sous les ongles; ma langue était sèche et irritée par le sel.

La prière débuta, hésitante et pleine de fioritures aiguës; mais à nouveau l'électricité vint à lâcher, alors brusquement la prière s'arrêta. À ce moment précis, il me sembla que le jour diffusait sa crainte de disparaître en n'ayant été qu'une essence impropre et fausse, comme si le temps n'avait mis jusqu'ici que des masques approximatifs. Aussi, le mont Ararat, dans son immense robe d'anhracite, choisit ce moment pour s'ouvrir et dévoiler ses jambes troublantes et pleines d'ombres. Aussitôt, les soldats et les chiens se mirent à grogner plus féroceement encore, claquant leurs mâchoires comme les portes de cel-

lules qui se refermaient sur nous : l'armée pilonnait violemment à quelques kilomètres de là, les chiens avaient faim et soif et Ararat se perdit un peu plus dans l'ombre.

Les commerçants de raki

« Tu es loin de ta mère, toi ! » me lança en anglais un Français gras et chauve lorsque j'eus franchi la porte de son commerce d'alcool, tandis qu'à sa droite un Slave blanchâtre et semblable à un galet oblong était pris d'un fou rire :

— T'as déjà eu une mère, toi ? lança-t-il à son ami avec un accent qui cachait mal une folie non diagnostiquée. Moi qui croyais que tu avais fleuri sur une rose, ha !

Le Slave se retourna alors vers moi avec une amabilité feinte et reprit :

— Ne l'écoute pas, cet enulé est pourri jusqu'à la moelle...

— Il a foutrement raison ! répondit Henri en crispant son visage d'un air ridiculement méchant, tu ne trouves pas que j'ai l'air pourri, hein ?

Il me découvrit alors un œil aveugle, petite bille jaunasse et rayée qu'il fit consciencieusement rouler en arquant ses sourcils avec effort ; ce qui me parut si ridicule que je me suis mis à rire aussitôt. Les deux hommes rirent à leur tour, rassurés.

Ils tenaient un minuscule débit de boissons miteux, enfoui sous la carcasse d'un commerce anciennement plus respectable ; l'ordre y était inexistant, la propreté approximative et ce qui passait dans la région pour un sacrilège semblait, au vu de l'endroit, l'être réellement : la consommation d'alcool devait être un crime sérieux pour ajouter une laque aussi dépravée à un lieu déjà si lamentable.

Le plus gros des deux, Henri, était confortablement assis avec les pieds sur le bureau et mâchouillait une petite horreur brune qui avait l'air d'une antenne qu'il n'arrivait pas à syntoniser. Tout près de lui, les cendriers débordaient sur le comptoir de fer, là où finissaient de rouiller des grabats irrécupérables, à côté de cigarettes qui avaient perdu leur couleur. Les chaussures qu'il avait déposées sur le bureau, en même temps que ses pieds, étaient si trouées et

minables qu'on ne savait trop si c'était le pied qui cherchait à s'enfuir ou la chaussure qui se plaignait de la présence d'un membre aussi rondelet et bourrelé. Déconcertant, le visage marbré d'Henri passait de l'excitation la plus fébrile à une profonde apathie ; ne restait d'inaltérable en lui qu'une impression blême et fondue, comme laminée par des traits alcooliques d'une incontinence extraordinaire.

Ils m'offrirent un verre, que je n'aurais pu refuser tant le tintement des glaçons me hantait depuis longtemps déjà, et comme ma présence dans le commerce était inconciliable avec sa grandeur, nous sortîmes tous les trois sur le trottoir. Aussitôt, ils plantèrent théâtralement leurs cigares dans l'air satisfait de leurs visages et se mirent, sérieusement cette fois, à s'étonner et à me questionner sur ma présence ici.

Ils m'écoutèrent tranquillement tandis que l'éclairage de la génératrice se répercutait sur le dôme inamovible et froid de l'homme à l'œil mort ; jusqu'à ce que le Slave, inapte à supporter une conversation de plus de deux phrases sans en échapper une, apercevant un chien malingre qui passait dans la ruelle, m'interrompit en disant :

— C'est avec un chien comme ça que j'ai voyagé jusqu'ici ! Oui, moi j'ai voyagé avant d'atterrir ici ! Mais maintenant, ça fait longtemps qu'il est mort, ce chien. Il me protégeait. Il s'appelait Paluche, c'est drôle non ? Un vrai ami... Moi, je l'aimais... Il est mort maintenant...

— Tu veux qu'on se mette à pleurer ? répondit Henri.

— Ouais, un vrai pote, cria le Slave, pas comme toi !

— Allons, allons ! Tu es toujours à exagérer !

Le Slave continua à marmonner, mais il ne s'adressait plus qu'à lui-même maintenant.

— Tu sais, me dit Henri en clignant des yeux, il sait très bien que j'ai bon cœur, mais avec lui, il faudrait toujours lui caresser les cheveux et être doux... En fait, il est un peu comme une femme : si on a bu et qu'on est un peu moins poli, alors il se vexe, il se fâche, il fait des crises ! Il crie à l'injustice et prend tout pour une insulte, comme si on ne le respectait pas ou qu'on le négligeait... Merde, ça fait plus de douze ans que nous sommes ici !

— Aussi longtemps ? demandais-je.

— Ouais, reprit-il. Tu sais, il y a beaucoup de trucs à faire ici, et pas mal d'argent à gagner. Il n'y a rien qui ne soit pas officiellement interdit ici, alors on en profite... Mais maintenant, on se limite à ça, dit-il en désignant son commerce avec un dédain qui suggérait tout le contraire de ce qu'il voulait faire croire. Vendre quelques bouteilles de raki par jour, et si on est chanceux, on tombe sur quelqu'un qui risque d'aller en enfer en achetant une bouteille de whisky...

Le jour s'était dérobé maintenant, et il n'y avait plus aucun oiseau dans les arbres ni d'ailleurs sur les toits ; quelques hommes se dépêchaient, fugaces et hagards dans l'obscurité, tenant des chandelles ou des torches électriques. Les chiens devenaient impatients et furieux ; mais ils se tenaient toujours à distance, alléchés par les rideaux de fer qui claquaient encore sporadiquement en sonnant l'heure du repas : chaque jour l'invendu périssable était déversé dans les caniveaux, en face des boutiques.

— Tous ces clébardes sont dégueulasses ! Tu as vu leur gueule ? me demanda Henri en roulant des yeux. Tu as envie d'avoir un flingue dans ta ceinture au cas où ! Ce sont des monstres ! Ils rôdent la nuit et tu ne sais plus à qui appartiennent les rues. Et souvent, ils se battent entre eux et ça fait un vacarme incroyable...

— Ils semblent irréels, repris-je, en jetant un regard de côté vers la rue.

— Ouais, comme le reste ici ! Tu sais, moi je viens d'un petit village, me dit Henri, alors rien ne me semble réel ici, même après dix ans... On dit que Noé a amarré son arche sur le mont Ararat. Mais à regarder de près ce qui grouille ici, on se croit prêt pour un autre déluge, plus définitif cette fois...

Une détonation retentit, suivie par un crépitement de mitraillettes.

— Tu vois ce que je veux dire, hein ! Ils sont cinglés ! Ils s'amuse à faire sauter des bombes. Mais il n'y a plus rien ici à part des chiens et des putes ! Mais une chance qu'on les a... continua Henri après avoir agité son cigare, euh ! je veux dire les militaires, reprit-il, calmement avec un sourire. Il n'y aurait rien à faire dans le coin sinon. Ils

ont ce qu'ils veulent, alors nous on récolte les bénéfiques... Ils sont sous-payés et ils aident le trafic. Et ils sont jeunes... Ah! c'est beau la jeunesse, surtout dans le coin...

— L'armée, reprit-il, plus sérieusement cette fois, s'est tellement acharnée sur les Kurdes qu'ils ne peuvent plus desserrer leur étau sans risquer de provoquer une guerre civile. Ils continuent à les exterminer lentement et avec assez de méthode pour qu'à l'extérieur du pays on ne rechigne pas trop... Et on les laisse faire, sans rien dire. Maintenant, il y a des villages où il y a trois fois plus de soldats que de paysans. En dix ans, ils ont rayé de la carte plus de trois mille villages. Alors ceux qui peuvent rester dans les campagnes, ce sont des collaborateurs ou des vieux à moitié séniles qui vivent dans leur merde et qui ne peuvent plus se rebeller... »

Henri continuait de parler en fixant l'entrée de la rue avec son œil mi-clos. Il semblait réfléchir.

— Tu sais, beaucoup de choses n'ont pas le droit d'exister en Iran, la frontière est une muraille ou un égout qui a des reflux. Officiellement, le pays est tout propre et reluisant à l'intérieur, mais les rebus, ils croupissent ici, à sa porte, entre l'armée turque et les ayatollahs... La merde s'accumule à la frontière. Un vrai marécage où finissent de pourrir les fous et les putes, peu importe — comme si la religion n'était que le vomissement de sa propre merde sur ses voisins! Ici, reprit Henri avec un pointe de fierté, beaucoup pensent que nous sommes au purgatoire; et vous choisissez celui de la religion que vous voulez! Regarde les enfants, merde! ce sont des petites bêtes qui attendent de pouvoir se défendre... J'ai parfois honte pour eux. Il y a tellement de dieux dans le coin qu'ils s'amuse à se détester...

— Ils ont peut-être raison, interrompit le Slave, c'est peut-être le purgatoire ici. Ils ont peut-être raison...

— Ne dis pas de conneries, Vladic!

Henri se leva et plaqua sa chaise dans un coin. Il me regarda avec insistance :

— O.K. Il est l'heure d'y aller, dit-il. Tu veux vraiment visiter la ville?

Il y avait un attroupement à l'entrée du bordel et un adolescent en vélo tournait autour en riant des blagues

que les adultes lui lançaient pour le narguer. Mais après quelque temps, il fut bien obligé de mettre un terme à son manège auquel personne ne croyait et fila discrètement au tournant d'une ruelle – il semblait paradoxalement allègre de ne pas franchir aujourd'hui le monde des hommes.

Essayant d'argumenter avec un géant fait d'angles droits, un soldat aux épaules raides et basses se tenait devant une porte ceinturée d'un néon vert. Lorsque nous approchâmes, le géant s'écarta avec un sourire docile et sincère en apercevant Henri, et nous pénétrâmes alors, privilégiés et caïds, dans ce sanctuaire exigu.

Le couloir était très bas et en pente ; Henri nous tira jusqu'à ce que nous aurions pu prendre pour une sorte de boudoir. Il y avait une télévision sur un bureau couvert d'écales de noix ainsi qu'une chaise rembourrée avec du vieux linge odorant. Un tapis suspendu nous séparait de l'autre pièce, un salon où étaient assis quelques hommes, des soldats pour la plupart. Ils parlaient peu, apparemment sûrs de leur supériorité.

La pourriture était partout galopante ; les fenêtres avaient été barricadées et des marques de canif raturaient le bois ; seul l'éclairage protégeait l'apparence d'une dignité en atténuant les traits des jeunes filles, généralement très laïdés, qui nous faisaient face : « à louer, à louer, à louer ! » disaient leurs regards qui feignaient un désir que n'avaient pas mérité, voulaient-elles faire croire, tous ceux qui étaient passés avant nous.

Le masque mal découpé d'Henri, grumeleux et fumiste, se para d'un air supérieur, comme s'il retrouvait son univers propre et que les autres n'étaient que des friemeurs (mais tout le monde avait l'air de se dire la même chose). Il connaissait bien l'endroit, bien qu'il se gardât de trop le montrer, et rapidement les filles se regroupèrent autour de nous.

Il s'opéra une sélection, trois filles s'assirent à notre table et l'une d'entre elles m'intrigua beaucoup : son visage servile me plaisait et me dérangeait. Elle le remarqua et je crus deviner le moment exact où elle décida de me séduire – celui où je me disais qu'elle méritait mieux que ça... Après que nous ayons à quelques reprises trinqué

bruyamment, elle se leva et se mit à chanter d'une voix synthétique et fragile.

Mais Henri l'interrompit aussitôt, brutalement. Il se mit à rire. Il l'insulta et la força à s'asseoir sur lui. Il se mit à chanter lui aussi. Il devenait cruel. Pour finir, il l'insulta encore et cessa de rire. Mais malgré tout, la prostituée reprit le refrain et Henri devint encore plus féroce. Il l'empoigna sauvagement et, lorsqu'elle termina sa chanson, Henri abattit ses bras comme pour l'enserrer dans une étreinte qui ressemblait plutôt à une gifle. Alors, la prostituée s'assit à côté de lui une fois pour toutes. Elle souriait, hermétique et à demi folle de soumission.

Après s'être rassis, Henri prit son verre des deux mains. Il me regarda avec une intensité instable et siffla le reste en criant : « *You're a good little girl, nasty bitch!* Tu vas passer la nuit avec moi... »

Un silence sévère se fit, pesant et coutumier à l'endroit. La prostituée souriait toujours, définitivement plastifiée derrière un écran invisible mais perméable ; toutefois, Henri ne s'en souciait déjà plus. Il s'amarrait au regard de son ami slave, qui le fixait, rempli d'une pitié crédule et stupide, avec un air plein d'une compassion étonnante.

— Est-ce qu'on rentre à la maison maintenant, hein Henri ? Allez, s'il te plaît ! Il faut rentrer...

— Non !

La mer Noire

Le lendemain, en sortant de l'hôtel, j'aperçus Henri debout derrière une camionnette militaire. Il semblait brave et farouche. Il portait une casquette de travers et sifflait la *Marseillaise*. Il me sourit sans gêne et cracha, et j'eus l'impression que son regard exhibait aux autres sa certitude d'être invincible. Il m'envoya la main amicalement, d'une manière juvénile.

Quelques heures plus tard, sur la route qui longe l'Arménie, j'aperçus enfin la mer Noire ; fièrement installée dans la main ouverte de quelques collines, déposée seule au creux de la paume semblable à un médaillon sur une mer d'huile, elle s'étendait à perte de vue.

Il était cinq heures et le soleil se couchait quand nous traversâmes un petit village où la prière débutait. Les chiens accompagnaient toujours la prière : l'un ne va finalement pas sans l'autre et il faudra que je m'y habitue – il faudra aussi que je m'en souviene...

